

Les Bagages

« Attentifs ensemble, avis à tous les voyageurs, tout colis suspect abandonné doit être immédiatement signalé ».

Le message passait quasiment en boucle depuis que j'étais arrivé à la gare Montparnasse. Sur le quai où je fumai une cigarette en attendant le départ du TGV pour Bordeaux, j'observai les gens montant dans les voitures, leur tête tournant en tout sens, comme pour vérifier qu'aucun terroriste ne s'était glissé à leurs côtés. Tous se regardaient en chiens de faïence, inquiets, et certains avaient bien du mal à cacher leur peur. Il est vrai que les attentats meurtriers de la semaine étaient encore dans tous les esprits et les nouvelles menaces proférées contre les gares et les aéroports avaient créé une véritable psychose. Mon caractère plutôt fataliste me permettait de lutter contre cette sourde angoisse du danger invisible. Si une bombe devait me tuer, j'aurais donc tiré le mauvais numéro, voilà ce que je me disais. Il y a ceux qui ont de la chance et les autres. Jusque là ma vie m'avait épargné les mauvais coups et j'espérais que cela continuerait. De toute façon, face à de tels actes on était impuissant, le plus simple était ne pas y penser et laisser le hasard jouer son rôle. En plus à 21 ans, la mort était pour moi un concept vague, presque irréel. C'est en ruminant ces pensées que je montai finalement dans le compartiment de deuxième classe, déjà occupé par cinq personnes. Après avoir salué mes nouveaux compagnons de voyage, j'installai mon bagage dans le râtelier au dessus des sièges et je pris ma place à gauche près de la fenêtre. En face de moi, un père de famille quinquagénaire, chauve et un peu bedonnant, lisait un quotidien où s'étaient en gros titres le bilan sanglant du dernier drame : « Horreur dans le RER, cinquante morts ». A ma droite, une jeune femme avec un bébé était occupée à le calmer et en face d'elle, une dame d'une cinquantaine d'années à peine nettoyait ses lunettes avec application. Près du couloir, un homme et sa femme se faisaient face et s'échangeaient des magazines. Personne ne parlait, il flottait dans l'air une odeur désagréable, faite de transpiration et de renfermé. J'avais l'habitude de cette gêne dues aux cohabitations forcées dans des endroits confinés mais là un

petit malaise supplémentaire était perceptible, comme si nos organes, les pores de nos peaux trahissaient notre agitation. Cinq minutes avant le départ, des policiers surgirent du couloir et inspectèrent rapidement tous les compartiments. Cette apparition soudaine des forces de l'ordre eut l'effet paradoxal de rassurer et d'inquiéter tout le monde. Nous nous regardâmes en silence et nous nous comprîmes immédiatement, sauf la dame aux lunettes qui semblait ne pas être au courant de la situation. D'ailleurs cette dernière, à peine le train parti, se leva et quitta le compartiment sans dire un mot. Mon voisin d'en face guettait une occasion d'engager la conversation avec moi. Cela ne tarda pas et il me proposa poliment son journal.

- Prenez-le si ça vous tente ! J'ai fini me dit-il.

- Non merci, je n'ai pas envie de lire. En plus les nouvelles ne sont pas très gaies.

- Ça, c'est peu dire ! dit-il avec un rire forcé. Le danger est partout, le gouvernement prend les choses très au sérieux, il paraît que ça va péter encore, et dans plusieurs endroits ! On a intérêt d'ouvrir l'œil, moi je vous le dis !

Je hochai la tête, et le type près de la porte s'exclama à son tour :

- C'est sûr ! D'autant plus que les gares sont de vraies passoires. Moi si j'avais voulu, j'aurais pu monter facilement une bombe ici, il n'y a aucun contrôle ! Au moins quand on prend l'avion, les bagages sont scannés, on est fouillé. Non le train finalement, c'est pas rassurant du tout...

Involontairement, même si cela ne dura qu'un instant, chacun leva les yeux vers les bagages au dessus de nos têtes. Sur le rangement en hauteur face à moi, au milieu de deux valises trônait deux énormes sacs de voyage en toile verte, qui paraissaient gonflés et lourds. Ils semblaient me narguer, comme s'ils pouvaient lors d'un freinage brusque me sauter au visage et m'écraser la figure. Je somnolai quelques temps en imaginant ces sacs, dansant et sautant, animés d'une mauvaise intention à mon égard, comme des lutins facétieux voulant jouer à mes dépens. L'arrêt à Tours me réveilla et la première chose que je remarquai fût la place vide de la dame aux lunettes. Mon voisin d'en face suivit mon regard et s'écria :

- C'est quand même bizarre, elle n'est pas revenue depuis tout à l'heure.

- Elle doit être en train de boire ou de manger quelque chose au bar dis-je.

- Ça tombe bien, j'ai envie de boire une bière, je vais bien voir si je la croise, dit-il.

Il était parti à peine depuis cinq minutes qu'il revint déjà, la cravate défaite et le visage rouge brique.

- Elle n'y est pas ! s'écria t-il.

Il nous regardait les uns après les autres en tournant sa grosse tête comme s'il attendait qu'on lui dise quelque chose. Au bout de trente secondes quelqu'un mit un terme à sa pénible rotation des cervicales et parla.

- Ben oui elle a du descendre à Tours, s'exclama la jeune femme au bébé.

- Et ses bagages, alors, eux ils sont LA ! dit-il en pointant les deux gros sacs verts.

- Oui c'est vrai ça, alors là c'est embêtant ! s'écria le type près de la porte.

- Si elle n'est pas descendue, c'est qu'elle est encore dans le train dis-je, fier de ma logique digne des plus grandes analyses du docteur Watson.

- Bon, je propose que l'on parcoure le train dans les deux sens pour la trouver. Moi je vais vers l'avant, vous voulez bien aller vers l'arrière ? me demanda le chauve.

J'acceptai sans hésiter et nous partîmes en quête de la dame aux lunettes. En quelques minutes nous traversâmes l'un et l'autre tout le train, et lorsque nous nous retrouvâmes dans le compartiment, aucun de nous deux ne l'avions vu. Les autres nous attendaient avec impatience et nous pressèrent de questions à notre retour.

- Elle est peut-être aux toilettes dit la jeune femme au bébé, toujours prête à trouver une solution au problème.

- Aux toilettes depuis plus d'une heure ? Vous rigolez ?

Le chauve avait son œil droit qui se fermait de plus en plus souvent, et avant que je réalise que c'était un tic, j'avais bêtement moi aussi cligné de l'œil pensant qu'il cherchait ainsi ma complicité. Sa nervosité devenait contagieuse et les autres fixaient maintenant les deux gros sacs verts comme s'ils allaient leur exploser à la figure d'un instant à l'autre. Lentement mais sûrement, cette situation anormale ouvrait un chemin à l'insidieuse pensée d'héberger dans notre compartiment l'arsenal de destruction d'un TGV tout entier.

- Il faut aller voir un contrôleur, vite, vite ! s'écria la femme du type près de la porte.

- Oui le contrôleur ! s'exclamèrent-ils tous en chœur, s'accrochant à l'idée d'un héros de la SNCF seul capable de nous débarrasser de ces monstrueux et menaçants sacs kakis.

Le chauve me demanda de l'accompagner et nous partîmes déterminés à la recherche du premier uniforme venu. La chance nous sourit et un gentil petit monsieur, coiffé d'une casquette trop grande pour sa petite tête, voulut bien nous écouter et nous aider.

- On va partir de la tête du train et tout remonter, en vérifiant les toilettes dit-il d'un ton assuré. Si elle est encore dans le train, on ne pourra pas la louper, je vous le garantis.

Légitimés par cette autorité, nous appliquâmes ce plan avec soin. Les passagers qui sortaient des toilettes furent quelquefois surpris de nous trouver postés, l'air bizarre devant la porte, tous les trois groupés tel un commando chargé d'une mission spéciale. Le train fût encore une

fois passé au peigne fin et la conclusion ne souffrit aucun doute : la dame aux lunettes s'était bel et bien évaporée.

Le contrôleur revint alors avec nous dans notre compartiment, afin d'examiner ses bagages. La femme au bébé prit son enfant qui hurlait et déguerpit le plus loin possible, les autres sortirent dans le couloir, à la fois effrayés par les sacs mais terriblement curieux d'apercevoir leur contenu. Ménageant son effet, le petit contrôleur monta sur le siège et théâtralement fit glisser la fermeture éclair de l'un des deux monstres sur vingt centimètres. Tout à coup une tête en chiffon sortit brusquement de l'ouverture et vint le heurter sur le nez.

- AH ! cria notre héros, surpris et terrorisé par la tête du pantin qui avait surgi comme un diable de sa boîte.

Remis de ses émotions, le contrôleur nous demanda de l'aider à descendre les bagages et il décida de les déposer à la gare d'Angoulême, dernière étape avant Bordeaux. Le chauve aurait préféré qu'on les jette par-dessus bord mais après tout ces poupées avaient tout de même une apparence inoffensive.

Le type près de la fenêtre avait aussi son opinion là-dessus :

- Moi si je voulais planquer une bombe, je la couvrirais de jouets et de peluches, ça rassure. Si ça se trouve il y a de la dynamite là-dessous. Avec un peu de chance c'est réglé pour que ça explose avant Bordeaux, les artificiers auront le temps de s'en occuper.

Toujours est-il que dès que nous fûmes débarrassés de ces horribles sacs, la bonne humeur revint dans le wagon et même le bébé s'arrêta de pleurer. Le chauve ne me faisait plus de clins d'œil, le type près de la porte chuchotait des mots doux à sa femme, et moi je replongeai dans une douce rêverie, dans un monde sans menace et sans poupées explosives. Tout à coup je fus réveillé en sursaut par la porte qui s'ouvrit en grand devant le fantôme de la dame aux lunettes. Ce ne pouvait être que son fantôme car nous l'avions cherché partout dans le moindre recoin du train. Mais les fantômes ne parlent pas et celui-là nous apostrophait vertement :

- Mes bagages, où sont mes bagages ? répétait avec force la dame aux lunettes.

Chacun eut envie à ce moment là de disparaître en courant mais à part se ratatiner sous les sièges, il n'y avait pas d'issue possible. Prenant son courage à deux mains, le chauve osa répondre :

- A Angoulême ! Ils sont à Angoulême !

- Quoi ? Mais Pourquoi bon sang ?

- Mais vous aviez disparu dit le chauve, liquéfié, l'œil droit redevenu subitement incontrôlable. C'est le contrôleur qui ...

SG10

- Bande d'idiots ! hurla la femme qui avait fini par comprendre ce que nous avions fait. J'étais dans la locomotive du train en train de soigner l'un des conducteurs qui a eu un malaise cardiaque ! Espèces d'abrutis ! Et les enfants qui n'auront pas leurs cadeaux à cause de votre bêtise !

Personne ne dit plus un mot, nous restâmes pantois et ridicules jusqu'à Bordeaux, qui heureusement n'était plus très loin.

J'avoue que pour ma part, ce jour là je mourus, non pas d'un attentat, mais bel et bien de honte.

FIN

www.garbaypaul.fr